

françois
beaune

cales



un homme louche

un homme louche

françois beaune

un homme louche

roman

verticales | phase deux

© Éditions Gallimard, septembre 2009.

Extrait de la publication

À Delphine

Les deux cahiers ici reproduits appartenait à Jean-Daniel Dugommier, mort le 18 novembre 2008, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu (Lyon), d'une rupture d'anévrisme.

Le premier cahier a été commencé en octobre 1982, le second au cours de l'été 2008, jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Cahier I

(octobre 1982 – avril 1983)

« Au loin, le clair de terre. »

(Citation grandiose. Elle est tirée d'un film de Méliès que je n'ai pas encore vu.)

Mardi 5 octobre 1982

Mon nom est Jean-Daniel Dugommier. J'ai treize ans et sept mois. Je vis en lotissement dans les Chalets près de Bezas. L'épicerie de mes parents est au rez-de-chaussée, nous habitons l'étage.

Depuis quelques mois j'ai pris conscience de mes pouvoirs et décidé de les mettre à profit en vue d'élargir ma connaissance des êtres humains. La tâche est à la mesure de mes forces : gigantesque.

Ce carnet recueillera les notes de mes observations au jour le jour. Je me servais jusqu'à présent de papiers volants, ce qui a beaucoup dispersé mes travaux. Je veux m'astreindre cette année à plus de méthode.

Vous serez certainement surpris de découvrir que mes parents, mes professeurs, les autres élèves me prennent pour un imbécile. Je dois dire dès maintenant que je l'ai bien voulu. Je parle le moins possible, je ne commente jamais ce que les autres disent. Mes résultats scolaires sont affligeants. Quand je suis dans une pièce, personne ne fait

attention à moi. Les gens pensent, quand ils me voient : tiens, c'est le Glaviot (mon surnom) qui traîne encore par ici. Ils ne cherchent pas plus loin.

Je me lave peu, mes choix vestimentaires sont déplorables et je suis maladroit avec un naturel déconcertant. Je fume, je bois, je me drogue. En apparence, je suis un être rebutant.

Cette existence, qu'on peut envisager comme un sacrifice, même si je n'en souffre pas tant que cela, est de toute façon un mal nécessaire. Pour découvrir les secrets de son entourage, il est bien connu qu'il faut vivre caché. Il me fallait une enveloppe, un masque.

Avertissement : Si par malheur ces pages tombaient entre des mains étrangères, merci de tout détruire. Les propos qui vont suivre ne sont pas prêts pour la lumière. Vous apprendriez à travers mon expérience des choses cachées au fond de votre psyché, dont le puissant effet miroir pourrait vous perdre. Les phénomènes que j'observe chaque jour, grâce à certains dons de naissance, sont capables de vous ouvrir la voie vers une nouvelle compréhension de la « nature humaine ». N'en faites rien, ce serait trop dangereux, pour vous et pour vos proches. Mon néo-savoir est redoutable. Ne tentez pas le diable, et méfiez-vous de ceux qui ne ressemblent à rien.

Jeudi 7 octobre, 17 heures

La chambre d'Emma est tapissée de mer. Emma est ma grande sœur. C'est la grande fille de la famille, elle lit des livres énormes. En ce moment, on trouve à lire devant ses yeux, comme par réverbération, une phrase d'Aristote qui dit qu'« une légère erreur dans les Principes engendre une conclusion gravement erronée ».

Appréciez la profondeur. Aristote pourra nous être utile plus tard. Le mettre dans un coin de tête.

Emma s'arrête de lire et regarde fixement son poisson rouge. Un caramel pend à ses cheveux.

Il faudrait pouvoir choisir son Principe. On pourrait en tester plusieurs, et à la fin partir avec celui qui nous convient le mieux, pense-t-elle.

Je peux lire dans le crâne de ma sœur comme dans un livre ouvert. Un de mes superpouvoirs. Et sans même me transformer. Je le dis dès maintenant : je suis un être surpuissant.

Il faudrait que les Principes soient bien mis en évidence et accessibles à tous, dans des rayons spéciaux, se dit-elle.

Emma repose la tête. Elle détache soigneusement le caramel de sa tignasse. Les caramels durs comme celui-là lui servent de marque-page. À la trace on peut suivre l'avancée terrifiante de ses lectures.

Sur le mur, posés sur des tablettes en verre, de nombreux petits échantillons de flacons de parfum s'éparpillent bien en ordre. Un mélange dans un sac, près du lit, projette dans l'air un autre genre de pot-pourri : mimosa, culotte,

colle à bois en spray, eau For Men, gélifiant de cuisine, encens en petites pyramides, trognon de pomme. Sa petite collection. C'est une fille sale et grossière. Une odeur de port de pêche remonte de l'aquarium à bulles régulières, se faufile entre les algues, le faux château, s'amarre à un parapluie de Playmobil, lévite un moment, et acculé, une bulle enfant plus que les autres, dérive en bloc pour s'épanouir comme un crachat dans l'air.

Lundi 11 octobre

Emma est en fugue. Je pense que ça ne sera que temporaire, malheureusement.

Au fond de la cuisine, notre mère Marise prépare les sandwiches pour le goûter. Je reviens de l'Abattoir. Un bien mauvais élève.

Depuis le temps que j'observe le fonctionnement de mes établissements scolaires, je me rends compte qu'ils s'inspirent tous directement de la grande salle d'équarrissage. Le collège est une machine à transformer des vertébrés en steaks obéissants. À réduire les élèves en un petit tas de viande à bourguignon, plaqués à des chaises en cellophane, coincés derrière un bureau en carton. Les professeurs évaluent au poids la valeur du cheptel, et goutte à goutte la sueur de nos esprits critiques. Ils ne voient pas que je suis une bombe à retardement. Toutes les armes bientôt à portée de main, mes disques bien rangés.

La musique résiste à la Machine. Je parle de vraie musique : Mother is a puppet, Frayor, j'en passe.

Frayor a un message simple et direct : ce n'est pas parce que vous n'avez encore rien subi de grave, que vous ne devez pas déjà être prêt à vous venger. Il faut *décapsuler le monde*, dit une chanson. *Faire sauter les vannes. Reprendre le pouvoir.*

Vous allez bien voir ce que vous allez voir. Je n'ai encore prévenu personne.

Ma mère Marise n'est pas totalement rassurée par mes goûts musicaux. Mais je ne pose pas de problème. Je suis un être calme et absent. Pas un méchant. Si elle savait que je souhaite que la planète implose et se détériore et que le monde redevienne une cage de bruits, elle me verrait différemment.

Pour elle, ce n'est qu'une mode, une période de ma vie. Elle ne sait rien. Si ça peut te défouler avant d'aller en cours, m'a-t-elle dit un jour. Après tu pourras mieux te concentrer.

Elle ne se rend pas compte que justement, je suis quelqu'un de très concentré. D'extrêmement attentif. Il y a tout à brûler, il faut être méthodique. Organisé.

Mardi

Je le regarde s'agiter dans l'épicerie.

Mon père Jérôme est un petit commerçant. Il collectionne les encyclopédies distribuées avec les journaux. Il apprend des articles par cœur, comme on gobe du foin. Il travaille ses références. C'est un instit en blouse bleue.

Il aurait bien aimé vendre du savoir plutôt que des courgettes. Alors il sert ses boniments le mieux qu'il peut.

Les copines de ma mère le trouvent trop maigre. Chaque fois qu'il y en a une à la maison, elle demande s'il mange bien à sa faim. C'est un homme sec, un sac d'os rangés sur la hauteur, une tige sans fibre.

Mardi toujours

Nous sommes une petite communauté de quatorze chalets de type jurassien. Un minuscule préau verni sert de refuge et de centre sportif et culturel aux enfants des chalets, comme on nous appelle en ville. Une table de ping-pong en béton éraflé. Comme nous sommes trop nombreux pour jouer à un contre un, nous organisons des tournantes. Le jeu est un prétexte pour courir autour de la table et se rentrer dedans. À la fin, les deux meilleurs ont droit à un échange en bugne à bugne.

Bien sûr je dis « nous », mais ça fait un bail que je ne participe plus à ces réjouissances. De ma fenêtre, je vise les jambes, avec ma carabine.

Personne ne s'est plaint à mes parents. On n'a jamais rien pu prouver. Mais les enfants eux savent que le Glaviot peut à tout moment frapper. La carabine à plomb est planquée entre deux lattes de parquet verni. Toujours chargée.

J'ai aussi la réputation de mordre jusqu'à l'os. Personne ne veut se frotter à moi, malgré ma petite taille. Ils sentent bien dans mes yeux que je suis prêt à tout. J'ai la flamme sacrée. Une boule de nerfs dans le ventre que je transforme

en force positive et créatrice, pour mieux déjouer les complots et faire régner une saine terreur dans mon périmètre de compétence.

La voisine Svetlana, de son balcon, explique à ma mère qu'elle aussi en a marre du vernis, qu'elle voudrait déménager. Foutre le camp. Changer de vie. S'installer en ville et donner ses enfants à sa mère. Elle est slave. Elle est venue s'installer il y a longtemps, d'aussi loin que je me souviens bien avant ma naissance. Elle a suivi son mari, un marchand de disques, un gros. Ils avaient une Alfa Romeo. Il était riche à l'époque. On dit que c'est lui qui a introduit le turbopunk dans la région. Il fumait des Dunhill, et puis il a changé d'endroit, mais a laissé Svetlana, la voisine, où elle est. Depuis elle s'est remariée avec un réparateur de mange-disques. J'exagère à peine. Elle est affreusement malheureuse.

Mercredi soir

Retour de fugue d'Emma. Son copain l'a quittée à mi-chemin, alors elle est revenue sur ses pas.

Elle nous a rejoints à table, les bras ballants. Bien sûr elle n'a pas faim, tout à sa peine. De la salive dégouline de ses larmes, et des larmes de ses yeux. Une fugue particulièrement épuisante niveau sommeil et coûts, si l'on suit les rides de son faciès cerné. Elle est crevée, et les parents qui tournent autour. Le père Jérôme récurve un œil en coin. La mère réchauffe. Ils lui tournent le dos, mais c'est comme s'ils étaient penchés sur elle.

C'était avec André, hein ? demande la mère.

Un fameux bâtard. Un chien, explique Emma.

Elle admet qu'en fin de compte ils auraient divorcé. Ce sale enfant de sa mère. Il m'a menée en bateau, il m'a prise pour une conne.

Toute la famille sauf moi soupire quand même d'aise qu'elle soit encore entière. La mère s'est fait des caillots de sang plein les veines.

Pour un flirt ! Tu te rends compte, Jérôme !

Ma mère dit encore flirt. Elle met de l'eau de Cologne. Je jure dans ma tête que, dès ce jour, personne ne m'enduirait plus d'eau de Cologne de toute ma vie. Car l'eau de Cologne me fait maintenant penser à ce mot : flirt, à ce vernis puant de mot.

Le repas en arrive à la salade, plat que, contrairement aux autres familles des Chalets, nous mangeons après le plat principal, comme un dessert, parce que mon père aime son fromage avec salade.

Emma se tord sur sa chaise, explique qu'elle a mal au dos. Elle se jure en elle-même, je le vois, de ne plus faire l'amour dans une Fuego. Elle se jure de ne plus se laisser embobiner par ce sale fils de taupe. Elle veut sortir de table et disparaître.

Tu avais raison, dit Marise. Tu avais dit qu'elle reviendrait.

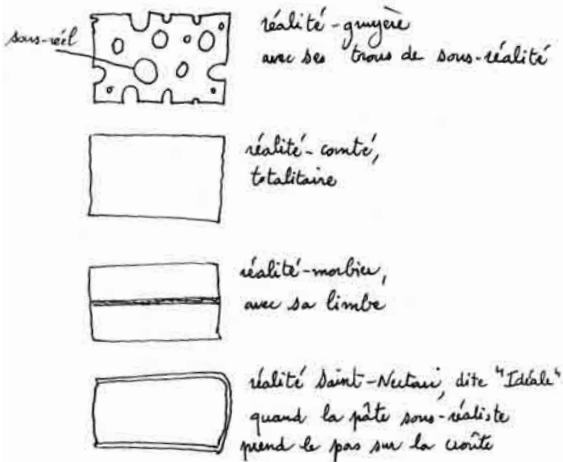
Elle n'aurait quand même pas raté la Saint-Glaviot, sourit mon père, baissant les yeux pour me surplomber et dévisager. Depuis que j'ai trois mois, toute la famille et les amis m'appellent comme ça. D'aucuns disent que j'étais un

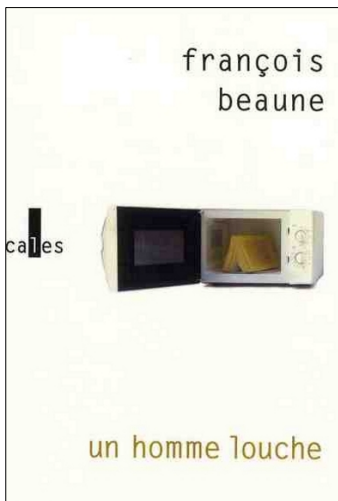
qu'indépendamment de ce qui arrive ou n'arrive pas, c'est l'attente qui est belle. Eh bien cette fois, j'y suis. J'attends, je suis prêt. Je suis tout à l'écoute. Il va se passer de grandes choses, tu vas voir. On va entendre parler de ton fils.

Samedi

Clarifier, jusqu'à la fin. Pour la postérité. Voilà la clé, voilà le plan résumé, voilà notre objectif : *Les Quatre Fromages de la Réalité*.

Je vous laisse le plateau entier. Maintenant, je n'ai plus l'énergie. Plus le goût de continuer. Faites venir la relève. Il reste encore tout à faire.





Un homme louche

François Beaune

Cette édition électronique du livre *Un homme louche*
de *François Beaune*
a été réalisée le 09/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en août 2009 (ISBN : 9782070126033)
Code Sodis : N32219 - ISBN : 9792070285784